

International Review of Community Development

Revue internationale d'action communautaire



Vieillir, mourir

Aging, dying

Envejecer, morir

Louis-Vincent Thomas

Numéro 23 (63), printemps 1990

Vieillir et mourir. À la recherche de significations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033995ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1033995ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)

2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thomas, L.-V. (1990). Vieillir, mourir. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (23), 71–78.
<https://doi.org/10.7202/1033995ar>

Résumé de l'article

Les vieux ne sont pas seulement plus nombreux, ils sont de plus en plus vieux. Mais ils doivent faire face à la dévaluation, l'abandon et la récupération. Dans l'état actuel des choses, tout au plus parvient-on à ajouter des années à la vie : on ne sait pas encore ajouter la vie aux années. La « science » a beau trouver des remèdes miracles, le processus du vieillissement s'avère inéluctable et l'issue fatale.

Tous droits réservés © Lien social et Politiques, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Vieillir, mourir

L.-V. Thomas

Passe encore de mourir, mais vieillir, chantait le grand Brel. Mais vieillir, qu'est-ce à dire, puisque nous ne cessons de changer chaque jour ? Il suffit de se regarder dans le miroir pour s'en persuader. On vieillit dès la naissance ; peut-être avant ; et surtout à partir d'un certain âge, variable selon les sujets (les lieux, les époques). Le moment où l'on se sent vieux et celui où les autres déclarent que nous le sommes ne coïncident pas nécessairement. Et pourtant, officiellement, on fixe des repères : âge pour être retraité, appartenir au troisième ou au quatrième âge ; et même, s'il faut en croire la science-fiction, pour quitter les lieux, pour laisser la place aux jeunes.

Les vieux aujourd'hui

Deux traits caractérisent la situation occidentale d'aujourd'hui.

Des vieux majoritaires

L'amélioration des conditions de vie explique l'accroissement numérique des vieux. Ainsi, à l'échelle mondiale, la progression des plus de 60 ans est la suivante : 346 millions en 1975, 590 en 2000, 1121 en 2125. En France, par exemple, le taux des 60 ans et plus passera de 18,5 % en 1982, à une proportion allant de 19,6 % à 20,8 % en 1990 (selon l'évolution de la fécondité), pour atteindre 23 % à 27,8 % en 2020.

Plus importante encore est l'arrivée d'un fait nouveau : le *vieillissement du vieillissement*. Les vieux ne sont pas seulement plus nombreux, ils sont de plus en plus vieux en Occident et dans l'ensemble des pays avancés. Soit le cas de la France : aujourd'hui, 80 % des hommes et 90 % des femmes peuvent espérer connaître et dépasser la soixantaine. L'effectif des personnes ayant 75 ans et plus a augmenté de 20,2 % dans l'inter-

valle 1975-1982, contre 17,6 % entre 1968 et 1975, et 10,9 % entre 1962 et 1968. Le quatrième âge, qui représentait 4 % de la population entre 1962 et 1968, puis 9,8 % entre 1968 et 1975, atteint 17,8 % entre 1975 et 1982. Les sujets ayant 85 ans et davantage ont progressé de 24,9 % entre 1975 et 1982, contre 22,6 % durant la période 1968-1975 ; de 700 000 en 1985, ils seront 1,4 million vers 2020. Entre 1965 et 1980, le nombre des nonagénaires s'est multiplié par 2,04, celui des 95 ans par 3, celui des 100 ans par 3,7. Ce sont bien les groupes les plus âgés qui bénéficient des gains démographiques les plus substantiels. Tout se passe donc comme s'il y avait une *vieillesse à double vitesse* : celle des retraités jeunes et « alertes », pouvant profiter encore de 20 et 30 années ; celle des vieux proprement dits, avec le risque d'être chaque jour plus nombreux à vivre encore plus vieux et de passer progressivement de la validité à

72

l'état de dégradation le plus cruel (démence sénile).

Ce vieillissement des populations entraîne toute une série de conséquences. Au plan économique, les vieux improductifs et médiocres consommateurs coûtent cher à la société, surtout quand il faut leur apporter une longue assistance sanitaire. Au plan socio-culturel, à une époque où toutes les valeurs changent si vite, les vieux s'avèrent incapables de suivre les novations et constituent un réel obstacle au changement, d'autant que leur créativité devient quasiment nulle. Au plan psychologique, la coexistence hier impensable de trois à quatre générations induit des conflits ou, pour le moins, suscite des incompréhensions pas toujours faciles à dépasser. Le vieillissement s'affirme sans aucun doute comme l'un des problèmes majeurs de notre temps.

Des vieux dévalorisés, abandonnés, récupérés

Le monde occidental reste avant tout fasciné par l'image de l'être jeune, beau, efficace, capable de multiples performances et s'inscrivant parfaitement dans le monde de la production-consumption. Le vieillard, sauf quelques rares exceptions, ne répond guère à ce modèle. Pis encore, le vieillissement apparaît comme une somme *cumulée de pertes irréversibles et d'anormalités.*

Comme le dit justement N. Élias (1987 : 87) :

Les modifications qui accompagnent la vieillesse sont souvent involontairement perçues comme un écart par rapport à la norme sociale. Les autres — ceux des groupes d'âge normaux — ont souvent du mal, et c'est tout à fait compréhensible, à ressentir empathiquement les expériences de vieillissement que font les plus âgés. Car la plupart des êtres jeunes n'ont aucune base dans leur expérience qui leur permette d'imaginer l'effet que produit la multiplication du tissu musculaire, ou le ralentissement du renouvellement cellulaire. Impossibilité de se mettre à la place du sujet vieillissant, mais aussi parce que le vieillard nous renvoie à notre propre déchéance et à notre mort futures.

La situation des vieux reste grave. L'exiguïté des logements, en ville surtout, qui ne permet plus de les recueillir, l'absence de personnes disponibles pour s'occuper d'eux (nucléarisation de la famille ; couple qui travaille, horaires surchargés) et plus encore le manque d'intérêt qu'ils suscitent (les vieux n'ont plus rien à apporter, si ce n'est parfois un peu de tendresse) font que les personnes âgées, ou vivent seules dans leur logement (75 % environ), ou sont transportées en d'autres lieux : *hospices* vétustes aux règlements tracassiers ou imbéciles ; puis, à partir des années 1960, *maisons de retraite*, du moins pour les sujets autonomes ou semi-valides et qui peuvent payer ; enfin, *services de moyen et de long séjour* installés dans quelques hôpitaux. Trop souvent abandonnés à eux-mêmes, rudoyés ou infantilisés, les vieux en institution subissent des stress sévères : la perte de leurs habitudes, la désorientation spatiale, la disparition des liens affectifs anciens, la cohabitation avec des inconnus, l'imposition d'une discipline qui entrave leur liberté, et surtout la honte de leur dépendance quand ils ont perdu l'autonomie, et la solitude au milieu des autres ; déjà la mort sociale et la mort psychologique, avant la mort définitive.

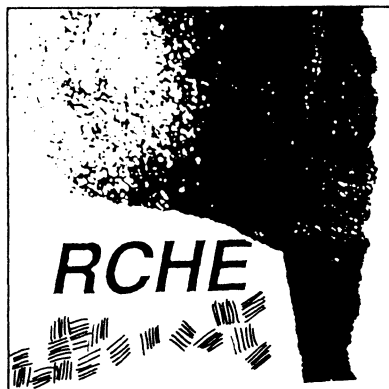
Isolé, rejeté, le vieillard fait aussi l'objet de récupération.

— Récupération *politique*, car les partis, surtout en période électorale, pensent aux voix possibles, bonnes à prendre par tous les moyens, des paquets-cadeaux et des ballades en car jusqu'aux plus folles promesses qui ne seront jamais tenues.

— Récupération *économique*, plus encore. Jusqu'en 1986, il était d'usage dans certains établissements d'hébergement de faire saisir par le percepteur les retraites et pensions des personnes âgées dès la demande de prise en charge par la Sécurité sociale. Il arrivait aussi que le comptable de l'établissement confisquât purement et simplement les ressources de ses pensionnaires. Et si encore la vie proposée était digne et confortable ! Ce n'est pas toujours le cas : périodiquement d'odieuses scandales sont dénoncés à ce propos. Mieux encore, on s'aperçoit que les vieux constituent un marché potentiel considérable. Il apparaît à deux niveaux : celui des loisirs, celui des institutions d'hébergement. Que les vieux y trouvent des raisons de mieux vivre, cela ne fait aucun doute ; mais l'aspect mercantiliste l'emporte de beaucoup sur l'amour ou seulement le respect.

L'ambivalence à l'endroit du vieillard ne fait donc aucun doute. Tantôt on exige qu'il fasse des performances : on organise des épreuves sportives pour vétérans, des concours de bonne bouffe, des exhibitions sur la scène. Ainsi, la célèbre émission télévisée dominicale de J. Martin, en France, « l'École des fans », remplace parfois les enfants de 3-10 ans par des vieillards au bord du ridicule avec leurs chants romantiques désuets (les femmes) ou soldatesques (triomphe des bidasses pour les hommes). Tantôt, tout comme pour les mourants, on lui demande la plus totale discrétion : exister à

part, ne pas se faire remarquer. Nombreux sont les droits que l'on voudrait refuser au vieillard. S'il s'habille à la mode ou s'il se maquille, on le trouve excentrique ; s'il se remarie, on le qualifie d'érotomane ou de vicieux ; s'il dépense l'argent que pourtant il a gagné, les héritiers crient au scandale. La vieille dame indigne de Brecht a contre elle sa famille et l'entourage. Tout se passe comme si on désirait que le vieillard se dépouille de tout, et ne tarde pas à mourir. L'exemple le plus ignoble que nous avons connu est celui de ce couple de septuagénaires interdit de sexualité — jugée immonde — par ses enfants et qui n'a pu se réunir que par la mort volontaire.



La fin de vie et la mort

Le vieillard devant la mort

Le face à face avec la mort devient le lot du vieillard, soit qu'il pense à sa propre disparition, soit qu'il assiste directement à celle de ses proches, à l'hospice notamment ou bien dans les petites agglomérations et les villages (ici les gens de la classe d'âge, les « conscrits », se connaissent et se fréquentent). Non seulement la société le lui rappelle en lui déniaut toute compétence, en lui interdisant toute activité importante, mais lui-même est en quête de nouvelles concernant la mort des proches : c'est l'âge où la lecture des chroniques nécrologi-

ques dans les journaux se fait quasi quotidienne. J. Romains, dans un article célèbre (« Lettre à un ami ») paru dans l'*Aurore* au moment du décès de F. Mauriac, évoque les écrivains nés comme lui en 1885 : Mauriac, de six semaines son aîné, Duhamel, Maurois déjà disparus. Fréquemment le vieillard circonscrit la date approximative de son décès par des comparaisons avec la mort d'un autre, parent, ami, compagnon de jeunesse ou de travail. F. Mauriac pensait mourir vers la soixantaine, comme M. Barrès, son père en littérature. D'accoutumée, le vieillard se laisse fort volontiers aller à ses souvenirs, vit et revit imaginativement les heures fastes de son passé, à la fois pour se consoler de ce qu'il est devenu et donner un peu de sens à sa vie présente. À moins que ces fantasmes ne rendent parfois l'existence actuelle encore plus pénible :

Je me sentais à la fois honteuse et désespérée de voir que le passé continuait de grouiller sous ma peau, comme de la vermine dans une maison abandonnée ; que ni le grand âge, ni la résignation ne le désarmaient et que sans doute la mort elle-même n'arriverait pas à tuer ces instants de ma vie qui flotteraient au-dessus de moi, la nuit, ainsi que ces chauves-souris velues et piaillantes dont... nous disons qu'elles revivent les péchés, les souffrances et les larmes et l'agitation aveugle de ceux qui ne sont plus (Schwarz-Bart et Schwarz-Bart, 1967 : 14-15).

Il peut se faire également que la misère de la situation immédiate finisse par abolir le goût pour le passé : « Pourquoi, tous les matins, lors du réveil de la première équipe, ai-je la certitude irraisonnée que toute ma vie s'est écoulée ainsi à mourir lentement entre les murs immenses et froids qui nous entourent ? », nous confesse encore la vieille mulâtresse des Schwarz-Bart (*ibid.* : 18). Devant la mort d'autrui, singulièrement ses compagnons de l'hospice, le vieillard réagit de façon assez uniforme : c'est un curieux mé-

lange de peine, de chagrin dont la sincérité ne fait aucun doute (parfois même on se cotise pour « payer une gerbe »), de colère (surtout si le moribond a souffert), de soulagement (si l'agonie a été bruyante, si le mourant a trop longtemps dérangé le service), voire de satisfaction fataliste (« moi au moins je reste » ; le défunt « va enfin jouir d'un repos bien gagné »). Mais il est indiscutable que la mort de l'autre devient pour le vieil homme le point d'appui de fantasmes concernant ses morts possibles : à partir des images reçues, déstructurées et restructurées selon son propre imaginaire, le vieillard « se prépare à son devenir d'être-pour-la-mort ». C'est en ce sens qu'il faut expliquer sa curiosité en la matière : il veut absolument savoir comment ses compagnons ont vécu leur mort, surtout s'ils ont souffert, s'ils sont décédés dignement. À cet égard on doit s'interroger sur l'opportunité d'isoler le moribond dans une pièce à part comme il se fait à l'hospice. Non seulement ce dernier ne comprend que trop bien le sens d'une telle mise à l'écart, non seulement il vit un dépaysement soudain qui risque d'accroître son angoisse s'il est conscient, mais cela nuit aux survivants qui se sentent alors frustrés : ils n'ont pu assister leur voisin ou ami, ils sont privés d'une information qui les aide à se préparer à bien mourir. Tel est peut-être le seul réconfort de l'hospice : là au moins on ne meurt pas seul. Car la certitude du mourir, le vieillard la ressent dès l'instant où il franchit les grilles de l'institution : pénétrer dans cet univers nouveau signifie pour lui la fin de l'existence normale, la rupture d'avec tout ce qui a donné un sens à la vie. Triple mort en quelque sorte : sociale, psychologique (surtout si gâtisme il y a), puis à venir, biologique. Heureux toutefois les vieillards qui,

74

dans certains centres gérontologiques¹ où l'on pratique les soins palliatifs et l'accompagnement des mourants, se trouvent maternisés, sécurisés, traités en personnes dignes et respectables à part entière.

Mort qui fait peur, mort que l'on attend

Face à la mort, le vieillard présente deux attitudes qu'il est malaisé d'interpréter en termes de statistiques, d'autant qu'elles sont liées à l'âge (de 65 ans à 110 ans, il y a bien des choses qui peuvent se passer), à l'état de santé, aux conditions économiques et surtout à l'environnement affectif.

Il y a ceux que la mort terrorise. On connaît l'exemple (fictif il est vrai) du roi Béranger, héros de la pièce de Ionesco, *Le Roi se meurt*, prêt à offrir aux dieux la vie de tous ses sujets pour rester en vie. S. de Beauvoir (1970 : 470) rappelle le cas d'un homme de 91 ans, riche, actif, célèbre, marié à une très jeune femme, qui chaque soir en se couchant est en proie à une angoisse atroce.

Il l'exprime en se demandant ce que deviendra sa femme après sa mort. Il sait bien que jeune, belle, fortunée, elle le pleurera sans doute, mais que son avenir est assuré. C'est pour lui qu'il tremble. Cependant les psychiatres affirment que la mort n'obsède le vieillard que si déjà dans le passé il en avait une peur morbide. Les faits cliniques démontrent que, comme les autres névroses, la hantise de la mort a ses racines dans l'enfance et l'adolescence. Elle est souvent liée à des idées de culpabilité :

si le sujet est croyant, il imagine avec terreur qu'il va être précipité en enfer.

Cette peur de la mort peut signifier deux choses : tantôt elle coïncide avec un amour ardent de la vie, surtout chez les vieillards dynamiques en parfaite possession de leurs moyens, ou qui subitement trouvent un sens à leur existence — voir sur ce point l'excellent film de R. Allio, *La Vieille Dame indigne*, inspiré de la pièce de Brecht ; tantôt, au contraire, elle prolonge la peur de vivre :

De même que les parents, les époux anxieux ne sont pas ceux qui aiment le plus, mais ceux qui éprouvent un manque au cœur de leurs sentiments, les gens mal à l'aise dans leur peau sont ceux qui ruminent le plus assidûment leur mort. Et il ne faut pas croire que ceux-ci — comme Lamartine — l'appellent à cor et à cri, la désirent vraiment : en parlant sans cesse, ils manifestent seulement qu'elle les obsède » (S. de Beauvoir, 1970 : 469).

Dans les deux cas, et plus encore dans le second, c'est la peur de mourir qui semble devoir surtout s'imposer, beaucoup plus en tout cas que celle de la mort. Et tout spécialement, hantise de mourir seul : peur d'être laissé sans soin, de ne pas être secouru à temps (mort prématurée), crainte d'être surpris — surtout chez les femmes — en état avancé de décomposition (mauvais souvenir laissé à autrui).

Comme il y a ceux qui, S. de Beauvoir le notifie (1970 : 468-471), aspirent à mourir, estimant que leur mission est accomplie, qu'ils n'ont plus rien à attendre de l'existence et qui veulent se délivrer de ce qu'on nommait jadis la *satietas vitae*.

Gide supportait mal que la fin de sa vie fût vouée aux répétitions, aux ressassements. Il savait n'avoir plus rien à dire ni à découvrir. Il écrit le 7 septembre 1946 : « Je crois être sincère en disant que la mort ne m'effraie pas beaucoup ». Et à 80 ans, dans *Ainsi soit-il* : « Mon inappétence physique et intellectuelle est devenue telle que je ne sais plus bien ce qui me maintient en vie sinon l'habitude de vivre. Tout à fait résigné à la mort ». Churchill disait à 80 ans :

« Cela m'est égal de mourir. J'ai vu tout ce qu'il y avait à voir ». Prise à la lettre, la phrase est stupide : le monde de demain, il ne l'a pas vu. On comprend mieux Casanova se plaignant d'être chassé avant la fin du spectacle. Mais en fait, c'est Churchill qui a raison ; ce monde neuf, c'est son vieux regard qu'il y aurait promené ; il l'aurait saisi dans les perspectives qui avaient toujours été les siennes ; il n'en aurait compris que ce qu'il aurait pu assimiler à du déjà vu, le reste lui aurait échappé.

Tous les témoignages que nous avons pu recueillir auprès de personnages soignant les vieillards parvenus au stade final, singulièrement dans les centres de soins palliatifs, montrent à la fois la non-demande d'euthanasie délivrance ou son extrême rareté, puisque la douleur est maîtrisée et le maternage-sécurisation assuré, et le consentement à mourir, la mort douce, dans la sérénité, la dignité, la paix.

Les conduites verbales

On ne manque pas de constater que, si le vieillard hospitalisé parle volontiers de sa mort parce qu'il est fréquemment confronté aux décès des autres, allant jusqu'à affirmer qu'il ne la craint pas, voire qu'il la souhaite, il n'en va pas de même pour celui qui vit à domicile ; cette fois il n'en parle qu'à mots couverts ; il est plutôt question alors de « repos », de « voyage », de « départ ». H. Reboul, dans sa thèse malheureusement inédite (1971), a fort bien analysé les principaux procédés oratoires utilisés par les vieillards et qui sont autant de démarches de sécurisation : la généralisation, l'emploi de périphrases, l'utilisation de clichés, la personnification de la mort. La généralisation repose sur le constat de l'inévitabilité de la mort pour tous ; elle satisfait plusieurs objectifs :

Employée comme telle, elle constitue un antidote contre l'angoisse provoquée par la perspective de la mort individuelle ; de plus, elle permet à l'individu qui l'utilise de se désimpliquer ; neutralisant son

angoisse, il en arrive à banaliser la situation.

D'où la fréquence des « nous » et plus encore des « on » nettement impersonnels (« on doit bien mourir un jour », « on n'échappe pas à la mort », « on est tous logés à la même enseigne »). L'emploi des périphrases poétise la mort et évite d'en parler directement (« il s'est envolé », « il est parti », « l'année prochaine, je ne sais pas ce que je serai, peut-être un papillon »). Le fantasme de la légèreté de la mort (« envolé », « papillon »), tout comme celui de la douceur (« il repose » ; « je vais m'endormir ») ou du départ (« je vais partir pour le grand voyage »), abonde dans le même sens : désamorcer l'angoisse de la mort. Il en va de même pour le cliché, qui permet de se rassurer en calquant sa pensée sur celle des autres et en se sentant solidaire des personnes de la même génération. Cela constitue un moyen pour sortir de sa solitude et pour mettre à distance son destin individuel. Tel est le sens indiscutable des formules toutes faites : « On ne peut pas être et avoir été », « mourir, c'est le lot de tous », « ça sert à rien de s'en faire »... Leur caractère habituel, impersonnel, inscrit en quelque sorte la mort dans une image stable, figée, délimitée, ce qui met un terme à l'angoisse qu'elle suscite. Quant à la personification, elle constitue un moyen de créer un support fantasmatique à la représentation de la mort en général et de sa propre mort en particulier. On peut d'ailleurs se demander dans quelle mesure il ne se produit pas une superposition d'images et si la première, alimentant la seconde, ne lui procure pas une certaine assise.

Circonsrite dans les limites précises d'une personne connue, la mort se laisse, dit-on, plus facilement appréhender, manoeu-

vrer, séduire. Ainsi François d'Assise, dans les *Fioretti*, nous décrit-il sa « soeur » la mort ; de même F. Mauriac, évoquant à 74 ans le décès de sa mère, nous parle-t-il de la mort qui avertit de l'heure en touchant notre épaule : « Je m'adressais à la créature qui savait que demain, que cette nuit peut-être une main toucherait son épaule — ce serait un signe à peine perceptible, comme quelqu'un qui lui dirait à voix basse : lève-toi, c'est l'heure » (1966 : 36). Dans une perspective poétique et hautement rassurante on substitue donc une image maternelle à la faucheuse décharnée et angoissante de l'iconographie vulgaire. Le simple fait que l'image de la mort nous renvoie à la femme (mère, épouse ou soeur) confirme cette façon de voir. Enfin, la même aspiration (liquidation de l'angoisse) se retrouve dans les conceptions dynamogéniques par excellence : l'association mort-voyage par opposition à la « statique léthale », la représentation que le vieillard se donne de son corps dans l'après-mort comme jeune ou rénové, le plus souvent léger, céleste, aérien, etc. On l'a dit fort justement, on ne peut vraiment parler de mort qu'en termes de vie ; c'est pourquoi, avions-nous dit, le vécu du rien que serait la mort s'avère impossible ; même, à la limite, l'expression « mourir sa mort » semble vide de sens. C'est probablement pour une raison semblable (faire comme si la mort n'était pas) que le vieillard désire être, la plupart du temps, enterré avec son conjoint (fréquence des concessions à deux places pour trente ans). Le célèbre complexe de Philémon et Baucis, que symbolisent le chêne et le tilleul entrelaçant leurs branches, exprime bien cette exigence de sécurisation : l'union dans la vie se prolonge dans l'union dans l'après-mort.

Les vieux malheureux et les conduites de défense

Nous évoquions plus haut le sort généralement peu enviable offert la plupart du temps aux vieillards des sociétés occidentales. Cela suggère de leur part des mécanismes de défense parfois dérisoires.



Passivité, agression, régression, évvasion dans l'imaginaire

Les personnes âgées réagissent selon leur caractère, soit par une *passivité totale* pouvant sombrer dans l'autisme, soit par une *agitation* et une *agressivité* qui compliquent considérablement les relations avec l'entourage. Une autre attitude répond à l'infantilisation fréquente du personnel soignant (« Alors, Papy, tu ne manges pas ta soupe »). Il s'agit alors de *régression* : le vieux mange salement ou exige qu'on le fasse manger ; quand il n'a plus faim, il repousse son assiette ou jette sa fourchette et sa cuiller au sol ; il a des caprices ; il veut qu'on lui tienne la main pour s'endormir... La régression reste ambivalente : on y retrouve l'agression envers l'autre, le désir d'attirer l'attention sur soi, l'aspiration à retrouver la mère. On sait que bien des mourants appellent leur mère au dernier moment. Un bel exemple de l'évasion dans l'imaginaire apparaît dans la très belle pièce de théâtre de Herb Gardner : *Je ne suis pas Rappa*-

76

port. Le héros principal, malheureux mais digne, qui fait tout pour fuir asiles ou mouirois de luxe, s'invente un passé de grand militant politique ou d'acteur prestigieux, se donne aux yeux d'un pauvre Noir un pouvoir qu'il n'a pas, bâtit les scénarios les plus incroyables pour résoudre les difficultés du présent. Cette pièce d'un humour étourdissant et d'un cocasse fort drôle s'avère en fait terriblement tragique.

La fuite vers la mort

La réponse la plus tragique est la fuite vers la mort. Elle prend la forme, non seulement de la perte totale de la libido, mais aussi du suicide-délivrance ou du suicide-désespoir, qui n'a rien à voir avec le suicide mystique de régénération du sage traditionnel. Si les tentatives de suicide et les suicides ratés en France sont fréquents chez les plus jeunes, singulièrement dans les tranches d'âge de 15-24 ans et de 25-34 ans, ils se font plus rares chez les personnes âgées (55 ans et plus) :

Tentatives de suicide et suicides ratés (France)		
	Hommes	Femmes
15-24	216	462
25-34	208	346
≥ 55	41	62

les premiers pratiquent le *suicide-appel* et ne veulent pas vraiment mourir ; les derniers *recherchent la mort*, qui met un terme à la vacuité de leur existence et à la perte du sens de leur vie et de leur utilité, à la solitude renforcée par les deuils (surtout celui du conjoint) et le départ des enfants, à leur déchéance physique et mentale. Ainsi, en France (année 1984), alors que le taux moyen était de 32,1 suicides pour 100 000 chez les hommes et de 12,4 pour 100 000 chez les femmes, on relève les données que voici (toujours selon l'âge) :

Taux de suicide des personnes âgées (France, 1984)		
	Hommes	Femmes
55-64	46,1	18,4
65-74	64,9	25,3
75-84	112,0	28,6
> 85	143,0	29,6

Il appert que, durant la période 1976-1984, le nombre de suicides chez les personnes âgées est passé de 2609 à 3772, soit un accroissement de 44,5 % ; et celui des suicidées est passé de 1274 à 1790, soit une augmentation de 40,5 %. Ce sont surtout les tranches de 75-84 ans et de plus de 85 ans qui, singulièrement entre 1979 et 1980, présentent l'accroissement le plus notable. Le tableau de l'évolution des taux de

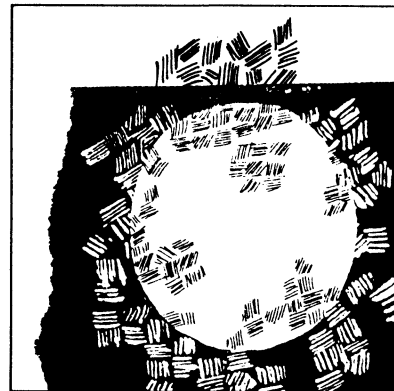
Évolution du taux de suicide selon l'âge et le sexe, 1976-1984 (taux pour 100 000 habitants)

	55-64 ans		65-74 ans		75-84 ans		> 85 ans		Moyenne nationale	
	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F
1976	38,2	16,0	53,3	18,6	75,6	20,8	99,6	21,5	22,8	9,4
1977	38,4	16,8	49,4	20,8	74,0	20,1	98,7	21,0	23,3	9,9
1978	39,8	17,1	49,0	21,7	82,5	21,1	112,0	24,3	24,7	9,9
1979	43,6	19,1	56,5	22,6	83,2	23,3	111,2	20,9	27,1	10,6
1980	41,2	17,2	57,0	22,7	95,1	24,8	126,2	22,8	28,0	11,1
1981	43,7	17,7	58,5	22,5	96,3	25,5	106,9	22,0	28,5	11,1
1982	44,7	17,9	56,6	25,1	100,7	28,4	135,0	27,3	30,5	11,8
1983	47,6	21,0	64,0	24,7	106,4	29,3	147,4	26,6	31,7	12,3

suicide (dû à l'obligance de l'Inserm) se passe de commentaires.

La mort et l'après mort

Contrairement à ce qui se passait hier, l'homme moderne meurt à la fois plus tôt (mort sociale) et plus tard (mort biologique), dans la solitude, hors de chez soi ; son décès et ses funérailles restent dans l'insignifiance.



Mort sociale et mort biologique : les décalages temporels

Aujourd'hui, on entre de plus en plus tôt dans le processus de mort, dans la mesure où, socialement, on n'est plus compétitif et où il faut laisser la place aux jeunes. S'il veut survivre, le retraité doit retrouver de nouveaux rôles, « rester dans le coup », « être dans le vent », montrer qu'il sait encore être utile. Non seulement l'homme occidental commence à mourir de plus en plus tôt, mais,

compte tenu de l'espérance de vie accrue, il meurt de plus en plus lentement par dégradation et usure, selon un processus de déchéance irrécusable et irréversible dont il devient quotidiennement le témoin privilégié. Et cette mort cesse, comme autrefois, de couronner une vie, d'en être en quelque sorte la confirmation, pour devenir un événement banal, insignifiant, le point final d'une dégradation et d'une déchéance qui n'en finissent plus de finir. À ne considérer la vieillesse que comme une suite de pertes et de dégradations, la mort devient la solution qui gomme ce mauvais moment de la vie.

Une mort en institution

Contentons-nous du cas français : comme l'atteste le tableau des lieux de décès, valable pour 1982, la mort (et celle des vieux n'y fait pas exception, loin de là) se fait en institution.

Ce type de décès entraîne toute une série d'attitudes : le vieux s'éteint dans la solitude bureaucratique, abandonné à lui-même ou soumis à un acharnement thérapeutique pénible, dégradant, inutile. N'est-il pas paradoxal de ne confier qu'à

des techniciens entraînés, équipés et pressés, des vies écoulées, des corps usés et des corps avides de temps accordé. Le danger de la mort médicalisée et volée ne fait aucun doute. On l'a dit à juste titre : l'hôpital suffoque le vieux et l'anéantit au point qu'il ne peut plus rien dire et reste muet sur sa propre mort. Heureusement qu'aujourd'hui une mobilisation se fait pour pallier cette bureaucratisation : des lieux plus humains, des bénévoles plus attentifs, un environnement qui rappelle la vie quotidienne d'avant le vieil âge, tels sont les objectifs poursuivis, mais encore trop timidement.

Le risque des funérailles dérisoires et de l'oubli rapide

Le dernier point concerne les rites funéraires : l'insignifiance de la disparition d'un vieux se répercute sur les obsèques. Sauf s'il s'agit d'un défunt particulièrement célèbre, valorisé par les médias, la mort d'un vieux, pour peu qu'il décède dans un hospice-mouroir, devient un fait banal, sans importance, bien que parfois attendu depuis longtemps, surtout si le moribond n'en finit pas de mourir ! Les obsèques sont rapi-

dement bâclées, suivies par un officiel et quelques vieux compagnons de chambre : L. Visconti en a tracé un portrait dérisoire à propos de l'enterrement de la mère de Meursault, dans son film *L'Étranger*.

« Vivre » vieux

Vieillir, mourir, telle est la loi inexorable de la vie. La science-fiction a beau imaginer une durée qui se ralentit, s'inverse, ou même une vie indéfiniment continuée dans une temporalité sans effet, la science tout court a beau trouver des remèdes « miracles », définir des diététiques propices, préciser l'hygiène de vie idéale, le processus s'avère inéluctable et l'issue fatale. Dans l'état actuel des choses, tout au plus parvient-on à ajouter des années à la vie : d'où le nombre croissant de vieillards, et de vieillards vivant de plus en plus longtemps. On ne sait pas encore vraiment ajouter la vie aux années.

Peut-être sommes-nous là en présence d'un des problèmes les plus difficiles de notre temps : promouvoir la vie dans ses facultés créatrices, donc combattre la vieillesse, et savoir convivre avec les vieux.

N'est-ce pas, à certains égards, l'image insurmontable de la quadrature du cercle ?

Louis-Vincent Thomas
Université de Paris V-Sorbonne

Lieux de décès, 1982 (par âge et sexe)

Groupes d'âge	Domicile	Hôpitaux	Maisons de retraite	Autres lieux	Total
55 à 64 ans					
M	14 087	22 453	387	5 868	42 795
F	5 510	9 649	199	2 898	18 256
65 à 74 ans					
M	20 508	33 614	1 362	8 084	63 568
F	10 893	20 724	1 236	5 576	38 429
75 à 84 ans					
M	28 039	45 662	3 843	10 303	87 847
F	26 054	48 916	7 451	11 663	94 084
85 ans et plus					
M	12 094	16 448	3 051	3 652	35 245
F	27 380	38 027	12 363	8 512	86 282
Total tous âges					
M	89 849	144 561	8 794	39 456	282 660
F	76 421	129 988	21 326	32 709	260 444

78

Note

¹ C'est le cas de l'hôpital P. Brousse, à Villejuif, sous la noble autorité du Dr R. Sebag-Lanoe.

Bibliographie

- BEAUVOIR, Simone de. 1970. *La Vieillesse*. Paris, Gallimard.
- ÉLIAS, Norbert. 1989. *La Solitude des mourants*. Paris, Christian Bourgois.
- MAURIAC, François. 1966. *Les Mémoires intérieures*. Paris, Flammarion.
- REBOUL, Hélène. 1971. *L'Image de la mort et le vieillissement*. Paris, École des hautes études en sciences sociales, thèse inédite.
- SCHWARZ-BART, J. et A. SCHWARZ-BART. 1967. *Un plat de porc aux bananes vertes*. Paris, Seuil.